Le 27 octobre 1932,
Londres

CHAPITRE 1

– Miss, êtes-vous certaine de vouloir sortir ? murmura Andrew.

Du haut de ses six ans, Isabella leva vers lui son impérieux regard noir.

– Chuuuut ! Tu vas nous faire repérer, souffla-t-elle, surveillant l'entrée de l'appartement depuis l'étage.

Andrew se tut docilement. Il n'était pas très grand pour ses huit ans, mais, pour Isabella, il se dressait à ses côtés tel un rempart. Prêt à la suivre au bout de la terre et à la garder de tous les dangers.

Isabella croyait plus en Andrew qu'aux battements de son propre cœur.

Renfrognée, la fillette observait sa mère. Celle-ci déambulait en bas, l'air désœuvré. Ses boucles brunes étaient parfaites, son maquillage appliqué avec art et sa robe de velours bleue impeccable. Comme d'habitude. Pourtant, ce jour-là, elle semblait différente. Elle n'était pas sortie depuis la veille et n'avait cessé de jeter des coups d'œil inquiets par la fenêtre.

Mère s'arrêta devant le petit couloir qui séparait la cuisine de l'entrée. Celui-ci menait aux pièces qu'occupaient Andrew et ses parents, mais à cette heure-ci personne ne s'y trouvait. Enfin, elle fit halte devant la console pour épousseter d'une main nerveuse quelques bibelots avant de retourner dans le salon, sans doute pour reprendre sa vigie silencieuse à la fenêtre.

– Maintenant ! murmura Isabella.

Elle tapota les poches de son manteau de laine pour vérifier leur contenu et descendit l'escalier sur la pointe des pieds, prenant garde de sauter la marche du milieu qui grinçait comme si elle criait de douleur dès qu'on pesait sur elle.

Sans vérifier qu'Andrew la suivait, Isabella traversa l'entrée en retenant son souffle. Mais ni mère ni Molly, qui préparait le dîner dans la cuisine, ne l'entendirent. Elle quitta l'appartement et dévala l'escalier de l'immeuble. Une bourrasque de vent glacé l'accueillit lorsqu'elle sortit, faisant voler le ruban de satin blanc qui retenait ses boucles noires.

Andrew referma doucement la porte derrière eux et lui attrapa la main.

– On va juste voir les chatons, dit Isabella. Mère ne saura même pas qu'on est partis.

– Bien, Miss, répondit Andrew.

Son regard gris acier ne vacilla pas.

Andrew ne contredisait jamais Isabella.

– Mère avait promis que je pourrais leur donner à manger, insista-t-elle en l'entraînant à sa suite. Elle a menti.

Andrew haussa les épaules. Les décisions que prenaient les

adultes restaient en général mystérieuses à ses yeux. Elles ne revêtaient d'ailleurs que peu d'importance. Son père avait été très clair le jour où le bébé rouge et fripé était apparu dans le berceau de la chambre des White : Isabella était la seule qui comptait vraiment. Même si, à l'époque, il n'avait pas compris ce que cela signifiait, c'était une réalité qu'il avait immédiatement ressentie jusqu'au tréfonds de ses os.

Isabella sautillait sur le trottoir, faisant osciller le bras d'Andrew d'avant en arrière alors qu'ils avançaient. Elle avait hâte de voir les quatre chatons qu'ils avaient découverts la veille dans un carton à côté du bureau de tabac de Mr Price. Leurs moustaches, leurs pattes duveteuses… tout chez eux lui donnait envie de les embrasser à les étouffer. Elle aurait voulu en adopter au moins un, mais, quand elle avait demandé la permission, mère et père avaient refusé.

Isabella avait dû pleurer bruyamment pour que mère accepte qu'elle leur apporte à manger. Elle avait même aidé Isabella à emballer des morceaux de gras dans le journal… avant de lui interdire finalement de sortir.

Isabella tâta de nouveau les deux paquets fourrés dans les poches de son manteau. Personne ne se rendrait compte de rien. Mère ne se préoccupait presque jamais de savoir ce qu'Isabella faisait. Après tout, Andrew veillait sur elle. Et il n'était pas compliqué d'éviter Molly, qui avait toujours beaucoup à faire dans la maison.

Molly travaillait chez eux depuis six mois. Elle avait de grosses mèches blanches dans ses cheveux gris et, avant de faire la cuisine et le ménage chez Isabella, elle élevait ses deux

enfants. Père avait expliqué à Isabella que le mari de Molly n'avait plus de travail et que c'était pour ça qu'elle s'occupait de leur appartement, à présent.

Isabella n'avait pas compris pourquoi le mari de Molly ne trouvait pas simplement un autre emploi, mais père avait dit que « les temps étaient durs » et que ce n'était « pas si facile », avant de changer de sujet.

Au fond, Isabella se moquait des détails : Molly était plus gentille que la plupart des dames qui l'avaient précédée, et la fillette espérait qu'elle continuerait à s'appliquer dans son travail. Mère aimait que la cuisine et le ménage soient « faits comme il faut » et, quand ce n'était pas le cas, la dame qui s'en occupait changeait. C'était arrivé si souvent depuis la naissance d'Isabella qu'elle peinait à se rappeler le visage de toutes celles qu'elle avait vues parcourir l'appartement, un balai à la main.

Au fur et à mesure qu'Isabella et Andrew s'approchaient de la boutique de Mr Price, les rues étaient de plus en plus encombrées. C'était la première fois qu'Isabella assistait à un tel rassemblement.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. On dirait qu'ils vont tous au même endroit, fit remarquer Andrew.

Isabella s'accrocha plus fort à lui.

– Ne me lâche pas, lui ordonna-t-elle. Tiens-moi la main jusqu'à ce qu'on arrive.

Il baissa les yeux vers elle.

– Ne vous en faites pas, Miss. On y est presque.

– Je n'ai pas peur ! protesta-t-elle. Je veux juste voir les chatons.

Andrew pressa le pas, en alerte. Isabella n'osa pas se plaindre, même si ses jambes courtes peinaient à le suivre.

Le bureau de tabac de Mr Price se trouvait à moins d'un mile de la maison, mais il paraissait soudain terriblement loin.

Puis, au détour d'une rue, surgit une foule plus dense encore. Les passants s'arrêtaient, et les voitures ralentissaient pour la regarder. Andrew ralentit à son tour, les yeux fixés sur la cohue qui débordait du trottoir jusque sur la route, brandissant des pancartes et des banderoles dans un joyeux brouhaha.

– Miss, je ne suis pas sûr qu'on devrait continuer…

Isabella observa ces milliers d'inconnus avec méfiance. Ils leur tournaient le dos, mais des groupes se détachaient sans cesse de cette colonne gigantesque, comme s'ils hésitaient sur la direction à prendre.

Père disait qu'Isabella avait la tête plus dure que le sabot d'un âne. Elle n'aimait pas qu'on contrarie ses projets, même quand son adversaire était une marée d'hommes en costume sombre encadrée par des policiers.

– Traversons, décida-t-elle. On sera plus tranquilles de l'autre côté.

Mais, alors qu'Andrew l'entraînait en toute hâte vers le trottoir d'en face, un groupe d'adolescents à vélo fit irruption, zigzagant entre les voitures et les marcheurs.

– Attention ! cria l'un d'entre eux.

Isabella eut à peine le temps de tourner la tête.